Lucrèce

Images et simulacres. *De rerum natura*, livre IV

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

Tout le Chant Quatre est mis sous le signe des « images et simulacres », entités à partir desquelles les sensations deviennent explicables, mais aussi les rêves, et le affects. C'est donc leur théorie que nous tentons de mettre à plat et préciser ici.

Partons du plus simple : Quels mots emploie Lucrèce ? Comment conçoit-il les principes des choses ? En un sens, les principes des choses, idées ou entités théoriques contraires que sont les atomes et le vide, précèdent les entités sensibles que sont les images ou simulacres. Mais, en un autre sens, probablement les atomes ont-ils été conçus grâce au modèle des images, parce que celles-ci sont perçues, et jouent le rôle de tremplin pour des conceptions pures.

Procédons par ordre.

1. Epicure, dans la *Lettre à Hérodote*, écrivait bien (en grec) qu'il existe au principe, des « éléments » des corps desquels ceux-ci sont composés ; que ces éléments sont des choses insécables et immuables, *ta... atoma kai ametableta*. Il ajoute : *oste tas arkhas atomous anagkaion einai somaton phuseis* : « de sorte que les premiers éléments doivent nécessairement

être les *natures corporelles* insécables ». (Diogène Laerce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre X, 41 sq) Et l'adjectif qualifiant l'élément : *atomos* ou indivisible, était régulièrement repris par Epicure pour désigner l'entité élémentaire elle-même, ce *ti* ou quelque chose. Par exemple, une fois qu'il a dit : *ta atoma ton somaton kai mesta*, les « entités » <ta> indivisibles <atoma> des corps, pleines (sans vide en eux) ont des formes variées (§41), il reprend ensuite en ces termes : *kinoustai te sunekhos ai atomai tov aiona* : *les atomes* ont un mouvement continu perpétuel (§43). Enfin, comme chaque atome, solide, se meut dans le vide, les mouvements des atomes n'ont pas de commencement, *aidion ton atomon ouson kai tou kénou* : car seuls les atomes et le vide qui existent toujours en répondent (§44).

2. Sachant cela, comment Lucrèce parle-t-il, en latin, de ces éléments des choses (*rerum primordia*, I, v. 55) que sont les atomes ? Il donne son propre vocabulaire tôt dans le *De Natura Rerum*, I, vv. 58-61.

quae nos materiem et genitalia corpora rebus
reddunda in ratione vocare et semina rerum
appelare suemus et haec eadem usurpare
corpora prima, quod ex illis sunt omnia primis.

Nous appellerons les principes des choses, qui sont au commencement : matière, corps générateurs, semences des choses, corps premiers.

Voilà quatre expressions majeures, qui seront reprises avec des variantes au livre II : *genitalia materiai* (v. 62), *rerum primordia* (vv. 80 -84), *materiai* (v. 89), *corpora prima* et *corporibus primis* (v. 91 – 96). Lucrèce n'a pas créé un mot unique en latin, un équivalent d'*atomos* ; et l'on comprend que, pour faciliter la lecture, les traducteurs néanmoins utilisent notre mot « atome », qui nous est devenu si familier. Lucrèce dit à maintes reprises que les corps primordiaux sont « solides » : *Sunt igitur solida ac sine inani corpora prima ;* ces corps premiers sont solides et sans vide. (DNR, I, v. 485, 500- 510)

3. La conjecture pertinente pour poser les entités théoriques primordiales que sont les atomes et le vide, pour leurs mouvements, est proposée à partir des images ou simulacres. Elle recourt à une comparaison que Démocrite avait déjà proposée : nous voyons des grains de poussière dans un rayon de soleil se mouvoir en tous sens.

Cujus, uti memoro, rei simulacrum et imago
ante oculos semper nobis versantur et instat.
Contemplator enim cum solis lumina cumque
inserti fundunt radii per opaca domorum :
multa minuta modis multis per inane videbis
corpora misceri radiorum lumine in ipso

« L'image ou simulacre du fait que je rapporte,
Nous l'avons sans cesse présente à nos yeux.
Quand les lumières, quand les rayons du soleil
se glissent dans l'obscurité d'une chambre, contemple.
Tu verras parmi le vide maints corps minuscules
se mêler de maintes façons dans les rais de lumière ». (II, vv. 112-116)

Lucrèce compare alors les mouvements des grains de poussière avec ceux des soldats dans une bataille ; et il poursuit :

conicere ut possis ex hoc, primordia rerum
quale sit in magno iactari semper inani,

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

dumtaxat rerum magnarum parva potest res
exemplare dare et vestigia notitiai.

C'est ainsi que tu peux saisir par conjecture
l'éternelle agitation des atomes dans le grand vide,
pour autant que de grandes choses une petite
puisse donner l'exemple et tracer le concept » (II, vv. 121-124).

Comme un rayon de lumière sur fond de pénombre nous donne à voir ce qui est d'habitude invisible, ces particules suspendues et agitées en tous sens ; de même, pouvons-nous penser, si une lumière intellectuelle pénétrait dans les matières, nous verrions des atomes errer en tous sens dans un vide : là même où pour nos sens, il y a des corps compacts. Alors « conjecturons » — c'est le verbe *conjicio-ere* (ou *conicio -ere*), jeter ensemble, qui a le sens de « combiner dans l'esprit, conjecturer ». Nous avons la « petite chose » : la vue des poussières dans un rayon de soleil ; nous pouvons conjecturer en ce qui concerne les « grandes choses », à savoir la nature invisible de ce qui existe et fait le monde, qu'il en irait bien de même pour elles : nous pouvons imaginer ce que pourraient être les mouvements turbulents des atomes dans le vide. Les agitations des grains de poussière seraient des *vestigia*, traces ou empreintes suggérant les agitations des atomes : ils en donneraient l'exemple, et une connaissance sur traces. Ce mot *vestigia*, empreintes, relève d'une sémiologie : des empreintes de pas sur un sol nous indiquent justement qu'un être pouvant laisser de telles traces singulières est passé là : la lecture des empreintes apprend beaucoup de choses au pisteur averti ; il en va de même pour le philosophe : des grains de poussière agités dans un rayon de soleil peuvent être des signes pertinents de ce qui se passe au niveau, qui nous est totalement insensible, des mouvements des éléments des corps. Il n'y a pas exactement induction ou inférence : plutôt lecture de signes et interprétation vraisemblable : ce qui est le cas pour les images pourrait être le cas pour les particules de matière.

I. Des corps minuscules, voire infiniment petits

Si, des grains de poussière, nous pouvons conjecturer les simulacres, que sont-ils ? Ces « grains » sont de très petits corps quittant la surface des corps : comme les pellicules, fragments de peaux séchées, quittent notre crâne et apparaissent sur le peigne, comme les molécules d'odeur partent de nous et circulent dans l'air autour, comme de la vapeur monte au-dessus d'une masse d'eau bouillante, comme des particules de chaleur émises à partir de notre corps vont réchauffer l'atmosphère autour, etc.

Ces toutes petites choses-là que nous pouvons sentir, qui se détachent d'un corps, Epicure, dans la lettre à Hérodote, les appelait *tupoi*. Il existe, disait-il, des *tupoi omoioskhémones tois steremnioi*s, des empreintes ou répliques de même forme que les corps solides. (Diogène Laerce, *Vies*, X, §46). Le pari délicat d'Epicure ici, c'est l'idée de la conservation de la même forme entre la surface et les *tupoi*. Sans doute, nous imaginons très bien cela, quand un serpent, ayant fait peau neuve, abandonne sa mue derrière lui : oui, la même forme demeure, entre l'ancienne et la nouvelle peau. Mais qu'est-ce que « conserver la même forme » quand on a affaire à de petits fragments ? Chaque pellicule ne saurait indiquer la forme globale de la voûte crânienne.

1. Une *première hypothèse* de compréhension serait celle-ci : il faudrait quitter en pensée un modèle visuel, et penser à tous les autres sens : penser que des gouttes de sueur ont la « forme » de l'eau présente dans nos muscles, dans notre sang, dans notre épiderme ; que notre chaleur intérieure diffuse autour de nous des ondes thermiques de même nature que la chaleur entretenue dans nos corps ; que les molécules odoriférantes que notre corps fabrique, si fortes

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

sous nos aisselles, s'exhalent de nous, et se transportent dans l'atmosphère, se diffusent, etc... Il le faut, car comme le dit Epicure, ces choses-là très fines et ténues, passeraient par les « trous » de la surface, comme la sueur par les pores de la peau, et, l'effluve constituée de ces petits corps (de chaleur, d'odeur, de vapeur...) conserverait un temps une même forme que celle de la surface que l'effluve a quitté, comme depuis un nuage les gouttes de pluie tombant en averse conservent entre elles leur situation spatiale relative, au moins le temps de leur chute. Ce serait le flux ou l'effluve, ou l'onde qui aurait une forme analogue à celle de la surface qu'elle quitte. Pour une onde née de l'impact d'un caillou sur la surface lisse d'un lac, nous voyons bien la conservation de la rondeur tandis que l'onde se propage et grandit. Donc la conservation de la forme ne passe pas d'une surface à ses composants : car les *tupoi* sont très petits ; mais probablement de la forme de la surface à celle de l'effluve, ou de l'onde qui se propage.

Or Epicure rebaptise ces *tupoi* . *Toutous dé tupous éidola prosagoreuomén* : Ces répliques, nous les appelons des « eidola », idoles ou images ou simulacres (selon les traductions). Alors, ceci ne nous dirige-t-il pas malgré tout vers une autre interprétation, celle selon laquelle chaque odeur, chaque goutte de sueur, chaque point coloré d'une surface est lui-même ce qui a la même forme que ce qu'il quitte ? Chaque empreinte serait une image de ce dont elle est provenue. Toujours notre gêne vient de la difficulté de se représenter le rapport entre le très grand (toute la peau du serpent a pour empreinte sa mue) et le fragment très petit qu'est une molécule d'eau, ou d'odeur, etc... Dans cette *seconde hypothèse*, il faudrait concevoir qu'une goutte de sueur conserve la forme « eau », une odeur dans le corps s'exprime par l'odeur que nous diffusons, etc. : que la composition interne demeure la même.

Epicure ajoute un peu plus loin, que les simulacres sont d'une finesse insurpassable, que leurs vitesses sont très grandes car elles trouvent toujours les vides qui leur permettent de se transporter et ne rencontrent pas (ou peu) de résistance de la part des atomes (§47). Les effluves sensibles s'écoulent continuellement de chaque corps. Elles répondent sans doute à la physique de l'écoulement des fluides.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés